

OUTILS FACILITATEURS POUR LE DEVELOPPEMENT

Charles Lilin ¹

INTRODUCTION	1
Photos et autres objets facilitateurs	2
Communications verticales et horizontales.....	3
Les situations où de nouveaux outils ne sont pas indispensables	3
LES OUTILS FACILITATEURS ET LE SENS DU TERRAIN	4
Les outils facilitateurs pour le diagnostic écologique.....	4
Une question de plus-value	4
La dimension sensible	4
La place des photos terrestres comme outils facilitateurs	5
Les reportages photographiques et la démarche comparative.....	5
FACILITER LA COMMUNICATION AVEC LES AGRICULTEURS.....	6
Les approches descendantes ont la vie dure	6
La démonétisation de la parole	7
La photo comme catalyseur pour passer à une écoute au 1^{er} degré	7
Faciliter la mobilisation des savoirs pratiques	8
LES REPORTAGES PHOTOGRAPHIQUES ET LE SUIVI	9
Les sens du concept de suivi	10
LA PHOTO POUR CONFORTER LA SECURITE FONCIERE.....	10
QUELQUES ASPECTS TECHNIQUES	11
Le choix des techniques	11
La place d'Internet	12

INTRODUCTION

Dans le cadre de programmes, tel que le programme LADA, ou de projets de développement, on utilise les concepts d'évaluation et d'intégration avec leur acceptation la plus courante. Comme je l'avais déjà souligné lors du séminaire LADA tenu à Rome en 2002, évaluer signifie alors analyser, mesurer, objectiver. Ainsi, il s'agit de fournir des indications sur la gravité des problèmes écologiques ou sociaux et à décrire leurs déterminismes. De même, l'établissement d'un diagnostic intégré résulte ici de la valorisation de connaissances

¹ Charles Lilin, 20 place du Millénaire 34000 Montpellier e-mail : charles.lilin@free.fr
Site : <http://charles.lilin.free.fr>

provenant de diverses disciplines, qu'elles portent sur la dimension écologique de la situation ou sur les aspects socio-économiques.

Lors de ces interventions, le concept d'évaluation est peu utilisé dans son deuxième sens, où évaluer une situation ou une action, c'est décrire le sens que lui donnent les divers acteurs concernés, afin de la rendre plus intelligible. Dans ce cas, l'évaluation s'intéresse aux perceptions et aux interprétations de la situation. De façon similaire, « intégrer » signifie ici construire une interprétation partagée entre ces acteurs, une interprétation qui fasse sens pour eux. Dans la plupart des cas, il s'agit d'articuler une vision externe de la situation et une vision interne.

Il ne s'agit pas de remplacer le sens usuel de ces concepts par celui que je viens d'indiquer. Une évaluation objective et scientifique reste indispensable pour de multiples raisons. L'évaluation synthétique de la situation socio-économique proposée par LADA, en utilisant comme indicateurs les diverses formes du capital humain, permet aux responsables politiques nationaux et aux bailleurs de fonds de disposer d'un état initial et de suivre de façon standardisée les effets de telle ou telle politique ou intervention. Ces responsables sont comptables de l'utilisation de l'argent public, ils doivent disposer d'un état initial leur permettant d'expliquer les raisons pour lesquelles certains pays ou régions ont été définis comme prioritaires et ils doivent rendre compte à leurs électeurs ou à l'opinion publique de l'utilisation des ressources financières.

Je propose des outils qui privilégient le deuxième sens des concepts présentés plus haut. En effet, la prise en compte des savoirs locaux et la participation des agriculteurs à la construction du diagnostic comme aux choix techniques font partie des objectifs des interventions évoquées. Mais atteindre de tels objectifs suppose la conjugaison de points de vues « externes » et « internes », ces deux qualifications étant relatives (ainsi, le point de vue d'un expert international est externe par rapport à celui d'un praticien national, et le point de vue de ce dernier est également externe par rapport à celui de l'agriculteur).

Dans la pratique, de telles articulations constituent souvent un point faible des programmes ou des projets. Cette déficience se traduit par une faible prise en compte des savoirs locaux lors de l'établissement du diagnostic d'une situation ou lors de la définition de choix techniques. Mais surtout, elle réduit la capacité du programme ou du projet à faire évoluer les pratiques. Le programme peine alors à développer un « nouveau professionnalisme » chez les praticiens nationaux et le projet a du mal à stimuler la mise en place de pratiques innovantes chez les agriculteurs.

Les outils proposés ici ne viennent pas occuper un terrain vierge : les méthodes participatives et les jeux de rôles ont des objectifs similaires. Mais il me semble qu'il est urgent d'élargir la panoplie des outils.

Photos et autres objets facilitateurs

En parlant d'outils facilitateurs, je pense surtout aux séquences de photos terrestres. Celles-ci sont appropriées pour traiter certaines pathologies de la communication observées lors d'interventions de développement. Elles constituent un remède pour réduire les effets secondaires qui apparaissent quand une intervention cherchant à faire évoluer une pratique professionnelle provoque une sorte de choc thérapeutique, qu'elle cherche à susciter un « nouveau professionnalisme » chez l'aménageur national ou à promouvoir de nouvelles pratiques chez des agriculteurs. Ces effets secondaires sont souvent rémanents et ils déclenchent des comportements inopportuns dès le début d'une nouvelle intervention. En effet, le déroulement de projets successifs laisse des traces sous la forme d'un effet « mémoire ».

Même si leur emploi lors d'interventions de développement mérite d'être développé en premier lieu, les photos terrestres ne constituent qu'un outil facilitateur parmi d'autres et c'est souvent une combinaison qui donne les meilleurs résultats.

La conception de ces outils s'appuie sur l'**expérience de praticiens** ayant acquis une culture de terrain et sur les **savoirs de cogniticiens** qui ont travaillé sur la dynamique des connaissances et sur l'innovation collective. Les opportunités offertes par le développement de la **photo numérique** et des techniques de traitement de l'image ont également été valorisées.

Communications verticales et horizontales

Ces outils ne présentent pas seulement de l'intérêt pour améliorer la communication lors de relations « verticales » (expert international et aménageur national, ce dernier et l'agriculteur). Ils facilitent également la communication lors de relations « horizontales », par exemple celle entre les spécialistes de différentes disciplines, entre les différents services et entre les membres d'une même équipe de projet.

Les outils facilitateurs favorisent aussi le développement d'un type particulier de communication : celle entre le praticien et le « terrain » pris au sens écologique ou agronomique de ce mot. C'est cet aspect que nous traiterons en premier, car un minimum de « sens du terrain » constitue un préalable pour les autres usages.

Les situations où de nouveaux outils ne sont pas indispensables

Dans certaines situations, l'utilisation d'outils facilitateurs innovants ne s'impose pas. Ainsi, là où une culture de terrain est vivante et où la disponibilité des praticiens est bonne, le **paysage** lui-même accomplit les fonctions d'un tel objet et sert de référence commune aux intervenants et aux agriculteurs. Les visites de terrain collectives et les « tours de plaine » actualisent les références communes et préparent les débats. Dans de tels contextes, si de nouveaux outils facilitateurs ne sont pas indispensables, ils peuvent néanmoins apporter une plus-value en accélérant la construction d'une interprétation collective de la situation. C'est d'autant plus intéressant que le temps devient un peu partout une denrée rare partout, ce qui rend plus difficile la pratique du terrain.

Dans ces situations, des **croquis de paysage** réalisés sur le terrain par le praticien et par les agriculteurs eux-mêmes peuvent compléter le rôle du paysage lui-même comme outil facilitateur. Ils ont l'avantage de pouvoir être produits rapidement et de donner un rôle actif aux agriculteurs. Leur faiblesse vient de ce qu'un croquis traduit déjà une interprétation du paysage représenté, ce qui rend la poursuite du débat difficile une fois la tournée sur le terrain terminée. Le croquis se prête mal à une capitalisation progressive des connaissances, il est à réserver aux situations où celle-ci ne pose que des problèmes mineurs.

De même, il n'est pas nécessaire d'inventer de nouveaux outils là où les **cartes** facilitent la discussion entre l'ensemble des acteurs d'un projet. Une carte résulte d'une interprétation et elle facilite le débat lorsque les agriculteurs sont familiarisés avec son usage et sont en mesure de faire des contre-propositions. Le couplage de diverses cartes avec une base de données, dans le cadre d'un SIG, permet alors un débat riche, les effets d'une hypothèse donnée étant visualisés immédiatement sur une carte qui prend en compte la modification de l'une des couches de données.

L'usage de la carte demande une forte capacité d'abstraction et surtout, un rapport de force qui permet aux agriculteurs de participer au choix des divers paramètres. Quand ces conditions ne sont pas encore réunies, la carte constitue un mauvais objet facilitateur. Elle permet alors de faire passer la représentation de l'expert, mais elle ne facilite pas la remontée d'informations et son usage ne facilite pas la construction d'une interprétation partagée.

LES OUTILS FACILITATEURS ET LE SENS DU TERRAIN

Comme annoncé plus haut, j'évoque le rôle que peuvent jouer les outils facilitateurs pour améliorer une « communication » un peu particulière : celle entre un praticien et un terrain.

Les outils facilitateurs pour le diagnostic écologique

Une question de plus-value

On peut discuter de l'intérêt opérationnel de diagnostics écologiques et socio-économiques scientifiques qui, à eux seuls, définiraient à partir de zonages détaillés les interventions souhaitables. La pertinence pratique de tels diagnostics sera fonction de la nature des fonctionnements écologiques et de l'existence de méthodes d'analyse scientifique opérationnelles. C'est souvent une question d'échelle. A l'échelle du « terrain », échelle à laquelle les choix techniques doivent être faits, les diagnostics scientifiques apportent rarement une réponse satisfaisante à eux seuls.

Suivant les situations rencontrées et les problématiques, la capacité pratique à « lire » un terrain apportera une plus-value plus ou moins importante aux diagnostics. La faible place accordée de fait aux compétences pratiques est souvent une cause de choix techniques inadaptés. Mais surtout, un chercheur ou un praticien qui ne sait pas lire un paysage écologique ou agricole ne peut pas mobiliser les savoirs locaux, ni participer à la construction de l'interprétation collective de la situation nécessaire pour associer les agriculteurs aux choix techniques.

Des objets facilitateurs sont utiles pour développer la capacité à lire le terrain et pour donner au praticien la possibilité de voir le paysage comme un héritage de processus passés et actuels, ce qui lui permet de construire une interprétation. Dans les domaines du traitement des versants et des ravines, par exemple, la lecture du paysage lui permet d'insérer son projet dans le milieu en jouant avec les diverses dynamiques. Il s'appuie alors sur certains processus et cherche à les conforter et il s'oppose à d'autres.

La photo commentée facilite l'accumulation de l'expérience de terrain ; elle améliore l'échange entre les aménageurs et avec des spécialistes. Elle permet de mobiliser des savoirs locaux et de les confronter entre eux et avec les savoirs scientifiques.

La dimension sensible

Les séquences de photos terrestres qui portent sur les aspects du fonctionnement écologique d'un paysage sont prises en suivant divers transects et portent surtout sur les limites entre les zones agro-écologiques, sur des phénomènes remarquables ou surprenants et sur les techniques de correction déjà utilisées. Les reportages photographiques sont ensuite visualisés sur un écran d'ordinateur ou, quand cela n'est pas faisable, sous la forme de tirages sur papier. Des collections de photos illustrent la diversité des fonctionnements et des aménagements, elles soumettent un même paysage à des regards différents, pour mieux saisir les dynamiques et les pratiques qui le modèlent.

Lors de l'interprétation du paysage, le praticien entraîné perçoit le milieu comme un corps ou comme une personne. Pour décrire les divers processus, les concepts des géomorphologues et des phyto-sociologues lui sont certes utiles, mais à eux seuls, ils ne lui permettent pas de « sentir » les divers fonctionnements, qu'il s'agisse de ceux d'une simple ravine ou d'un versant.

Lire le paysage consiste à le décoder et à confronter les interprétations possibles, à faire le tri. Une interprétation du terrain se construit. L'espace prend sens en termes d'héritages façonnés

par divers fonctionnements. De support abstrait, il devient une chose vivante qui a une histoire et une dynamique. Cette lecture permet d'insérer un projet dans le paysage en jouant avec les diverses dynamiques, en composant avec elles.

Le praticien qui a acquis une culture de terrain apprivoise les paysages et les fait parler. Ainsi, il sait donner vie à de nouveaux terrains, il sait les enchanter, les animer. Des indices parfois ténus l'aident à décoder les histoires que lui raconte un paysage. Il est préparé à écouter les agriculteurs qui ont partie liée avec le terroir, qui l'ont façonné, qui en vivent.

La compétence pratique nécessaire valorise des savoirs scientifiques, mais elle ne se réduit pas à eux. Son développement résulte d'un entraînement comparable avec celui qui permet à un joueur de football d'acquérir le sens du jeu.

La place des photos terrestres comme outils facilitateurs

Les photos permettent une description vivante des processus qui concernent un versant ou une ravine, elles privilégient la dimension sensible. Elles constituent une alternative à la formation « à l'ancienne » à la lecture des paysages, là où la culture du terrain fait encore partie des traditions. Son apprentissage nécessitait alors un long compagnonnage auprès d'aménageurs expérimentés. De ce fait, l'intérêt des outils proposés est accru lorsque les aménageurs ayant une longue pratique de terrain sont rares. Les nouvelles technologies permettent de créer des outils pour des **formations accélérées à la lecture du paysage**, outils comparables avec ceux déjà utilisés pour l'apprentissage des langues ou pour le pilotage d'un avion.

La **photo terrestre** constitue non pas une représentation du paysage, mais un simple calque, une sorte de copie. Elle est relativement opaque et se prête à diverses interprétations. Ainsi, elle permet d'associer des lectures différentes d'un même paysage et elle en stimule la confrontation. Le reportage photographique reconstitue une visite de terrain et il permet de faire réagir en salle d'autres agriculteurs ou experts sur les interprétations proposées. Il stimule ainsi les débats portant sur les processus écologiques dont l'inscription visuelle est forte et sur les choix techniques en matière d'aménagement.

Les reportages photographiques et la démarche comparative

En règle générale, **l'évolution d'un paysage sera décrite en exploitant l'existence dans une même région de stades d'évolution différents**. C'est la formule la plus économique et la plus simple pour illustrer un processus et le mettre en relation avec divers déterminismes. La navigation entre les reportages photographiques portant sur les divers stades d'évolution facilite alors l'interprétation d'une situation donnée.

L'utilisation de **séries de photos diachroniques** d'un même lieu est intéressante quand des photos anciennes sont disponibles, ce qui est rare actuellement. La constitution de bases de données permettant d'indexer les reportages géoréférencés réalisés actuellement permettra dans l'avenir de retrouver plus souvent des photos de situations anciennes.

La **retouche des photos numériques** permet de reconstituer artificiellement, sur une même photo, les divers stades évolutifs, en utilisant les techniques habituellement réservées au trucage. Elle permet de visualiser ces évolutions à partir d'informations fournies par des agriculteurs ayant en mémoire d'anciens états des lieux et de personnes capables de faire de la prospective. Mais cette technique est gourmande en temps et demande une bonne maîtrise du logiciel de retouche de l'image. Elle sera surtout utilisée lors de la réalisation de documents pédagogiques.

La retouche de photos numériques est plus facile à mettre en œuvre lorsque le photographe envisage cette technique dès la prise de vues. Il prend alors les photos de paysage de façon à en faciliter la modification ultérieure. Il complète ces prises de vues par celles d'éléments du paysage tels des arbres, des haies, des bâtiments etc. qui constitueront une bibliothèque d'objets facilitant le traitement ultérieur de l'image.

FACILITER LA COMMUNICATION AVEC LES AGRICULTEURS

Les approches descendantes ont la vie dure

Lors des interventions de développement, l'accent est souvent mis sur le renforcement de la capacité à négocier des petits agriculteurs, sur la stimulation des débats et sur l'émergence de leaders. Je considère ces priorités comme acquises pour m'intéresser moins à des questions de principes qu'à des problèmes d'intendance et aux outils qui permettent d'arriver à ce résultat.

L'utilisation d'outils facilitateurs lors de l'élaboration d'un projet de développement devient nécessaire quand la pratique de terrain est déficiente et ne suffit pas pour construire une interprétation partagée de la situation et des actions à entreprendre. Quand l'apprentissage mutuel est déficient et que la communication est difficile, l'expert prend mal en compte les points de vue des agriculteurs et leur expérience et, de son côté, l'agriculteur en fait de même pour le point de vue de l'expert. En règle générale, dans des situations difficiles, le partage des connaissances est également déficient entre les membres de l'équipe de projet elle-même comme au sein de la communauté paysanne. Utilisés dans le cadre d'une démarche participative, les outils facilitateurs s'attaquent à ces déficiences.

La restauration à l'identique d'une pratique de terrain « à l'ancienne » est en général irréaliste du fait de la faible disponibilité de praticiens expérimentés et de l'importance de la contrainte temps.

Les outils facilitateurs mis au point dans le cadre de projets améliorent les diagnostics et les choix techniques par une meilleure prise en compte des savoirs et des points de vue locaux. Les débats s'appuyant sur des reportages photographiques facilitent une définition véritablement collective des choix techniques. Le praticien peut ainsi négocier avec les agriculteurs pour concevoir avec eux un projet qui ait du sens par rapport au paysage écologique et par rapport à leurs préoccupations, contraintes et objectifs.

L'utilisation de la photo terrestre stimule les débats sur la nature et sur les causes des processus de la dégradation des terres ou de leur régénération et sur les actions à entreprendre. Elle facilite ainsi l'enracinement des choix techniques dans le terrain en améliorant la prise en compte des fonctionnements écologiques comme celle des systèmes agraires. Pour reprendre une métaphore venant du domaine agricole, de tels outils facilitateurs ont un effet comparable à celui d'une auxine qui stimule la rhizogenèse d'une bouture et favorise sa reprise.

L'alternance de visites de terrain classiques et de visites virtuelles en salle, en utilisant les reportages photographiques, stimule la prise de parole par les agriculteurs et permet de recouper les informations fournies, de les valider et d'ancrer dans la réalité locale le projet de développement.

L'outil facilitateur décrit présente de l'intérêt face à deux types de difficultés : celles liées à une démonétisation de la parole et celles qui sont en rapport avec la nature même des savoirs pratiques locaux.

La démonétisation de la parole

Dans les situations difficiles, le praticien est souvent perçu comme la personne susceptible de faciliter l'arrivée d'un projet considéré comme une « vache à lait », comme une source de revenus directs et de divers avantages immédiats. Dans ce cas, l'enquête sur le terrain dérape vers une situation de type scolaire. La préoccupation majeure de l'agriculteur interrogé est de trouver la « bonne réponse », celle qui satisfait l'expert et facilite l'arrivée du projet ou le choix de ses parcelles pour un aménagement. L'expérience de projets successifs consolide une telle attitude.

Cet opportunisme est fréquent quand il s'agit de petits agriculteurs obligés d'une certaine façon de privilégier le court terme ou estimant que leur avenir n'est plus dans l'agriculture. Il est également favorisé par des relations de dépendance fortes au sein de la société locale, car celles-ci permettent aux notables de manipuler la parole de leurs obligés. De même, le basculement vers une situation de type scolaire est plus probable quand le praticien a des certitudes fortes et joue au « donneur de leçons ». Mais un changement de comportement des intervenants extérieurs n'entraîne pas automatiquement la disparition de comportements inopportuns, car l'effet « mémoire » joue.

Dans de telles situations, l'agriculteur interrogé ne cherche pas à mobiliser son savoir ou son expérience, mais il répond en fonction de ce qui, selon lui, devrait faire plaisir au praticien (ou au notable) ou ce qu'il pense être utile à ses intérêts. Il écoute les questions au deuxième degré et cherche surtout à savoir ce qu'il faudrait qu'il dise pour atteindre ses objectifs. Cette écoute se traduit par une rétention de l'information contenue dans l'expérience de l'agriculteur interrogé. Pour un observateur extérieur, de tels débats ont parfois un aspect surréaliste. Les mots sont vidés de leur sens et servent plus à camoufler ou à déguiser la réalité qu'à la rendre intelligible et à communiquer.

La pratique d'une écoute au deuxième degré crée une situation particulière. Le praticien est souvent ravi d'entendre des réponses qui le confortent dans sa propre analyse de la situation et qui viennent en écho à ses préoccupations. Il ne va pas chercher plus loin. Il ne juge pas utile de croiser les informations et d'approfondir son enquête en prenant en compte l'hypothèse d'un biais systématique. Conforté dans son interprétation, il ne se rend pas compte que la mariée est trop belle. Souvent, il ne s'agit pas seulement d'une question de volonté : le travail dans l'urgence ne laisse pas toujours au praticien la disponibilité nécessaire pour valider les informations reçues.

Une fois le projet terminé, les agriculteurs estiment souvent que les aménagements ont joué leur rôle en ayant permis la distribution directe de revenus et d'autres avantages et ils ne voient pas l'intérêt de les entretenir. Mais experts et praticiens sont déjà partis et ils ne se rendent pas compte qu'ils se sont faits mener en bateau.

La photo comme catalyseur pour passer à une écoute au 1^{er} degré

L'écoute au deuxième degré conduit à une rétention de l'information. L'utilisation de photos terrestres facilite un basculement vers une écoute au premier degré et permet de construire une interprétation partagée donnant une base fiable au diagnostic et au projet.

Le parcours du terrain lors de la réalisation des reportages photographiques conduit le praticien à se démarquer d'une image le présentant comme celui qui fait venir le projet « vache à lait », ou comme un donneur de leçons moralisateur mais un peu naïf, qui gobe ce qu'on lui raconte. L'analyse des photos prises sur le terrain lui donne une connaissance

intuitive du paysage et de ses fonctionnements écologiques. Elle lui permet d'en parler, d'exposer ce qu'il a déjà compris des fonctionnements. Il devient crédible et cesse d'être le praticien que l'on peut mener en bateau. Il pourra montrer avec humour qu'il n'est pas dupe lorsqu'un agriculteur cherchera à lui faire avaler une interprétation fantaisiste. Un premier niveau de compréhension des paysages qui ont été façonnés par les agriculteurs constitue un atout pour devenir un meneur de jeu lors des débats.

Dans la majorité des cas, les photos de leurs paysages intéressent les agriculteurs. Ils leur restituent une vision à la fois familière et surprenante de leur environnement. Les effets de perspective et de cadrage (utilisation du zoom et du grand angle, association de vues lointaines et de vues rapprochées) et les panoramas les intriguent. Ainsi, les conditions deviennent favorables pour rompre avec l'habitude d'écouter au deuxième degré et pour leur faire découvrir un nouveau jeu.

Dans un premier temps, l'expert travaillera surtout avec des informateurs choisis en fonction de leur connaissance du terroir. Il établira avec eux une relation de confiance et les initiera au jeu consistant à construire ensemble une interprétation du paysage. Ces informateurs deviendront ensuite des relais et aideront l'expert à entraîner d'autres agriculteurs, pour qu'ils entrent dans le jeu, se laissent prendre par lui et deviennent eux aussi des partenaires. Il est important que l'expert lui-même ait du plaisir à interpréter un paysage et que son plaisir soit communicatif.

Un changement de l'ambiance de travail accompagne ce passage d'une écoute au deuxième degré à une véritable écoute et à ce que j'appellerais volontiers un « parler vrai », si cette expression n'avait pas déjà été récupérée par les hommes politiques et détournée de son sens. Ce changement d'atmosphère est quasiment palpable, il se sent plus qu'il ne se décrit. Quand la situation bascule, les acteurs en présence se rendent compte qu'utiliser les mots pour travestir la réalité selon leurs intérêts ne paie pas et qu'il est plus intéressant de jouer cartes sur table. La parole retrouve son sens.

Faciliter la mobilisation des savoirs pratiques

Les savoirs pratiques permettent à l'agriculteur de faire le bon choix face à une situation donnée, en se basant sur l'expérience acquise. Ils résultent d'une longue fréquentation du lieu, d'une pratique. La connaissance intuitive acquise par une telle familiarisation est proche du sens que « connaître » avait initialement : « naître avec ». Leur pertinence est bonne dans les situations relativement stables, car la mise à jour des savoirs pratiques est souvent lente.

L'agriculteur n'applique pas un ensemble de références techniques lorsqu'il intervient sur une parcelle. Ses décisions relèvent d'un dispositif de pilotage qui comporte la recherche d'informations, leur traitement en vue d'un diagnostic, puis le choix des interventions. Mais l'agriculteur n'est pas en mesure de formuler l'ensemble hiérarchisé de règles qui est mis en œuvre. Ces savoirs reposent sur un ensemble de règles logiques qui ne sont pas explicites. Ils permettent de prendre la bonne décision face à une situation donnée (dans l'hypothèse où le contexte est relativement stable), mais étant implicites, ils présentent peu d'intérêt lors de la formulation d'un projet.

L'agronome de terrain, celui qui pratique la lecture du paysage agricole, peut participer à l'évolution des pratiques. Ce qui a été dit à propos du paysage écologique peut être transposé ici. L'agronome capable de lire le paysage agricole qu'il observe a fait une partie du

chemin, il devient crédible aux yeux des agriculteurs. La communication avec eux devient plus facile.

La combinaison de vraies visites de terrain et de visites utilisant les reportages photographiques permet d'expliciter peu à peu les principales règles logiques inhérentes aux savoirs pratiques. Elle conduit à la production d'informations pertinentes pour l'interprétation de la situation et pour les choix techniques.

Ainsi, les photos numériques constituent à la fois un catalyseur à la fois pour faire basculer l'écoute du 2^{ème} au 1^{er} degré et pour faire passer certaines connaissances pratiques de l'implicite à l'explicite.

Associé aux photos, le schéma décrivant le déroulement d'un système de culture constitue l'outil de base. Le rappel sous une forme graphique du contexte et de l'histoire de la parcelle réduit le risque de malentendus. Le schéma joue un rôle d'aide-mémoire.

D'autres schémas mettent en évidence la complémentarité entre les usages de parcelles occupant divers emplacements dans le terroir local ou celle entre différentes spéculations (élevage et cultures, par exemple).

L'utilisation de schémas complétés par des photos comme objets intermédiaires facilite le partage des connaissances et la production d'un sens commun collectif. Les objets facilitateurs rendent les décisions de l'agriculteur plus intelligibles pour un agronome, en les mettant en relation avec le contexte, avec le déroulement d'un cycle climatique et celui d'un système de culture.

Dans le cadre d'un projet, la réalisation de schémas est moins facile que celle de reportages photographiques, car elle demande des compétences plus importantes. Pour diminuer ces difficultés, il convient de mettre à la disposition du praticien des collections d'objets qu'il suffit d'associer ou d'adapter pour décrire des déroulements ou des complémentarités.

Ainsi, une **collection d'icônes et de textures** permet de représenter sur le schéma linéaire décrivant le déroulement d'un système de culture donné les espèces cultivées aux divers stades de leur développement, les interventions culturales et la récolte, l'état du sol, la pente du versant et les précipitations. La visualisation sous une forme graphique de l'association sur une même parcelle de plusieurs cultures ayant des cycles différents facilite la compréhension de tels systèmes complexes.

Une **collection de schémas linéaires de référence** décrit le déroulement de divers système de culture. Il suffit ensuite au praticien de décrire le système de culture rencontré en adaptant l'un des schémas et en utilisant la collection d'icônes.

LES REPORTAGES PHOTOGRAPHIQUES ET LE SUIVI

La photo facilite le suivi des réalisations, car elle permet de créer un état initial sur lequel les transformations résultant du projet pourront être reportées. Les reportages photographiques constituent une "mémoire" des lieux avant l'aménagement. Des schémas reportés sur les photos illustrent le scénario d'évolution retenu. Cette visualisation du projet sur des montages photographiques permet ensuite de suivre l'avancement du projet et de comparer les résultats obtenus avec ce qui avait été prévu.

Ce suivi est d'autant plus important que le projet utilise davantage de techniques agronomiques et biologiques, ce qui se traduit par des réalisations peu visibles et dispersées dans l'espace.

Les sens du concept de suivi

Si l'intérêt des reportages photographiques pour faciliter le suivi d'un projet est assez facile à mettre en évidence, il faut s'entendre sur le sens donné à ce concept. En effet, assurer le suivi d'un projet c'est évaluer les résultats obtenus. J'ai évoqué plus haut les deux sens de ce dernier mot.

Des reportages photographiques géoréférencés facilitent l'interprétation des résultats du projet. Ils peuvent servir de base pour des enquêtes en vue d'analyser les différences entre ce qui était prévu et ce qui est observé. Une évaluation « chemin faisant » conduit alors à valider ou à mettre à jour les interprétations initiales et elle permet d'adapter la stratégie du projet. Quand le suivi est réalisé après la fin du projet, ses conclusions permettront aux projets ultérieurs de profiter de l'expérience acquise.

Un tel suivi se propose surtout de rendre les résultats obtenus intelligibles. Il ne remplace pas le suivi dont l'objectif est de mesurer les écarts entre les objectifs et les résultats obtenus, dans une logique comptable. Certes, il serait possible d'utiliser également la photo numérique pour renforcer un tel contrôle. Cela suppose des reportages systématiques portant sur toutes les parcelles aménagées. La base de données multimédia stockant ces photos permettrait d'affiner le suivi au sens de contrôle, en mesurant de façon précise les écarts entre le prévu et le réalisé. Cependant, utiliser la photo pour améliorer les deux types de suivi ne semble pas un choix judicieux. L'utilisation de la photo pour renforcer le contrôle risque de susciter la méfiance des praticiens comme des agriculteurs et de compromettre la construction d'une interprétation collective. Même là où une amélioration du suivi au sens d'un contrôle apparaît comme nécessaire, il semble inopportun d'utiliser la photo dans une telle perspective.

LA PHOTO POUR CONFORTER LA SECURITE FONCIERE

La décrispation qui résulte de l'abandon de l'écoute au deuxième degré facilite les débats nécessaires à la construction d'un diagnostic portant sur la tenure foncière sur les parcelles sur lesquelles intervient le projet. Mais les reportages photographiques constituent également des objets facilitateurs pour de la construction de ce diagnostic et lors de la sécurisation de situations fragiles.

Ainsi, ils facilitent le tri entre les groupes de parcelles où la sécurité foncière est bonne, celles où elle est fragile et enfin, les situations « pourries » dans lesquelles la confortation de la tenure foncière dans le cadre d'un projet a une forte probabilité d'échouer. Ce tri est une opération délicate qui met en jeu des intérêts. L'alternance de visites sur le terrain et de visites d'un terrain virtuel, reconstitué en utilisant les photos, facilite le recoupement des informations fournies et leur validation.

Pour les parcelles fragiles mais consolidables, l'utilisation de photos lors de réunions en salle favorise l'élaboration d'un compromis. Elle facilite la participation aux discussions des experts, des animateurs du projet et d'autres personnes extérieures au secteur. En effet, les photos constituent une sorte de pense-bête, elles rappellent les caractéristiques du groupe de parcelles ainsi que leur contexte.

Lorsque la discussion initiée par le projet de développement débouche sur un compromis accepté par les parties en conflit, la photo constitue un élément du procès-verbal qui traduit

l'accord. Le géoréférencement de la photo et son repérage sur un orthophotoplan (quand celui-ci existe sous une forme digitale) améliorent la crédibilité de l'accord et permettent, en cas de conflit, de disposer d'un état des lieux. Certes, un tel document n'a pas de valeur légale, mais là où il est validé par la communauté, il améliore le niveau de la sécurité foncière. Le coût de transaction d'un tel compromis est souvent bien moins élevé que celui de l'établissement d'un véritable cadastre ou du règlement des litiges devant un tribunal. Dans certaines situations difficiles, en particulier là où le morcellement est important, ce coût de transaction dépasse la valeur vénale des terres concernées ...

Enfin, des reportages photographiques centrés sur des groupes de parcelles et non plus sur des processus écologiques présentent l'intérêt de faciliter le suivi des interventions du projet, en fournissant un état initial.

Des reportages photographiques portant sur les fonctionnements écologiques ou sur la tenure foncière présentent de l'intérêt dans les situations difficiles, quand la parole est démonétisée ou que les procédures plus classiques de consolidation de la tenure foncière sont d'un coût excessif.

QUELQUES ASPECTS TECHNIQUES

Le choix des techniques

La réalisation des outils facilitateurs est du ressort de l'équipe de projet, ce n'est pas une affaire de spécialistes. Grâce à l'évolution récente des techniques et des matériels, les matériels et applications informatiques nécessaires sont d'un coût modeste et, surtout, ils sont faciles à maîtriser.

Ainsi, les appareils photo numériques semi-professionnels coûtent actuellement entre 500 et 1000 € (appareils avec une très bonne qualité d'image, une définition de 3 à 5 millions de pixels, un zoom optique de 3X à 8X, des viseurs satisfaisants, etc.) et leur prix continue de baisser alors que les performances progressent. De petits disques durs portables et alimentés par une batterie peuvent être emmenés sur le terrain et récupérer directement les photos à partir des cartes utilisées par l'appareil photo, grâce à un lecteur de cartes multiformat (coût : environ 250 € pour une capacité de 40 Go).

De même, les logiciels semi-professionnels nécessaires sont eux aussi d'un prix raisonnable. En juillet 2004, il faut ainsi compter moins de 110 € pour Adobe PhotoShop Elements (logiciel de retouche d'image) et environ 250 € pour Extensis Portfolio (base de données multimédia). Cette base de données permet de gérer et d'indexer des photos et les panoramas réalisés. Un ensemble de « présentations » (« galery » en anglais) est confectionné en sélectionnant les photos selon un fil conducteur donné, ce qui permet des diaporamas thématiques.

Les schémas graphiques peuvent être réalisés avec CorelDraw (environ 350 €). Des logiciels de dessin vectoriel plus puissants sont plus coûteux : Adobe Illustrator CS coûte environ 800 €, de même que Flash MX, qui permet de réaliser des schémas animés mais demande davantage de compétences.

Dans ce domaine, le mieux est l'ennemi du bien. Ainsi, une base de données multimédia semi-professionnelle (telle que Portfolio, par exemple) est préférable à une grosse base de données documentaire, comme celles utilisées par les centres de documentation, qui nécessite le recours à un spécialiste. A l'inverse, il serait aberrant de se contenter, au niveau d'un projet, des petites bases de données (en général associées à un petit logiciel de retouche de l'image) qui sont livrées avec la plupart des appareils de photo numérique. Les possibilités d'indexation et de tri sont trop modestes, elles sont à réserver à un usage familial.

Des documents pédagogiques peuvent s'appuyer sur une sélection de reportages provenant de divers projets, mais ils ne sont pas réalisés dans l'urgence. Leur élaboration peut faire appel à des spécialistes du multimédia et utiliser de grosses bases de données. Les reportages sont complétés pour faciliter leur utilisation dans de nouveaux contextes et améliorés (par exemple, par des schémas animés et par des photos retouchées pour simuler une évolution). Ils peuvent ainsi avoir une deuxième vie, mais ce ne sont plus des outils facilitateurs.

A l'inverse de la réalisation des objets facilitateurs, celle d'outils pédagogiques ne subit pas les mêmes contraintes (réalisation par des techniciens peu spécialisés et en temps réel, le décalage entre la prise de vues et l'utilisation des reportages comme base de discussion lors d'une réunion en salle est souvent inférieur à 24 heures).

La place d'Internet

Internet est surtout intéressant pour faciliter la consultation de documents pédagogiques multimédia réalisés en « recyclant » une sélection de reportages. Par contre, l'intérêt de transférer l'ensemble des reportages sur un site Internet est loin d'être évident et entraînerait des coûts disproportionnés par rapport aux avantages probables.

Cependant Internet peut être mis à contribution pour faciliter le débat avec un expert lointain lorsqu'un diagnostic ou un choix technique pose des problèmes difficiles. Lorsque le projet dispose de nombreux reportages, le plus simple est d'organiser une sorte de téléconférence avec un expert distant. Les logiciels de messagerie instantanée (MSN Messenger, Netmeeting, eConf, etc.) permettent non seulement de dialoguer en temps réel (en écrivant les messages ou en utilisant un micro), mais ils autorisent aussi le partage d'applications. Une fois la question posée, le demandeur accorde l'accès à Portfolio à l'expert distant. Ainsi, grâce aux reportages auxquels il accède dans la base de données du projet, l'expert organise à distance sa propre visite de terrain. Il communique son interprétation à l'équipe du projet et formule ses souhaits de reportages ou d'enquêtes complémentaires, pour préciser ultérieurement tel ou tel point.

La même technique du partage d'applications pourra aussi être utilisée pour conforter à distance l'équipe de projet lors de l'utilisation des divers logiciels présentés plus haut.

Ainsi, s'il apparaît souhaitable que les documents pédagogiques multimédia soient rendus accessibles en ligne, c'est la téléconférence avec partage d'applications qui semble l'utilisation d'Internet la plus appropriée lors de l'élaboration d'un projet.